



Répertoire Cecilia Bengolea & François Chaignaud

Numéro 51 / CENTRE NATIONAL DE LA DANSE

Marguerite Bordat & Pierre Meunier / Swiss Dance Days / Fattoumi & Lamoureux



Huis-Clos, La couverture © Chassary & Belarbi

20^e édition
ETRAN
GO
CAR
GO
 14 mars
 9 avril 2017
 ménagerie de verre

YVES-NOËL GENOD
JEAN-LUC VERNA
GAËLLE BOURGES
GALERIE
FANNI FUTTERKNECHT
MALIKA DJARDI
GIUSEPPE CHICO
& BARBARA MATIJEVIC
RAIMUND HOGHE

informations et réservations sur www.menagerie-de-verre.org
 ménagerie de verre 12-14 rue Léchevin 75011 Paris

ÉDITO

HISTOIRE D'UNE THÉODICÉE CONTEMPORAINE

Imaginons que le théâtre soit la simple monstration d'un aujourd'hui à des gens d'ici. Alors la danse ne serait-elle pas le cri d'injustice poussé aux dieux par ceux qui n'en ont pas supporté la vision ? Il y a en tout cas de cela chez François Chaignaud et Cecilia Bengolea. Chez eux, mais aussi dans toute l'histoire de la danse, tant semble couler dans les veines de ceux qui la pratiquent le sang du divin paradigme tragique hégélien. Comme si le plateau était un des derniers endroits où la figure du coupable innocent pouvait encore s'affirmer. Un lieu où « l'homme tel qu'il aurait dû être » dont nous parle Gitta Sereny n'existe pas. Ainsi dévêtu de ses obligations, le corps de celui qui danse devient la plage où vient mourir la dialectique de l'aveu et de la culpabilité, en même temps que s'installent en lui le bien et le mal, entraînant de facto un dialogue d'égal à égal avec le divin. De là à imaginer le chorégraphe revêtu des habits du juge de nos théodicées contemporaines, il n'y a qu'un pas. Mais assis sur les ravins de la médiocre autoroute des binarités que le monde décide d'inscrire entre les éléments, ne serait-il pas sérieusement le seul capable de juger non plus de notre culpabilité, mais de celle de Dieu ? Une question à laquelle il serait bien aisé de répondre un grand « oui », si l'O Gazette n'existait pas. Car en offrant à vos yeux la possibilité de nourrir votre âme de la pluralité des regards du monde, c'est aussi un peu à l'autoroute des binarités que nous essayons de vous faire échapper.

La rédaction

Sauf mention contraire, tous les spectacles de ce numéro ont été vus en captation vidéo.

Prochain numéro spécial Artdanthé/Cabaret de curiosités le 25 février

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5
 CECILIA BENGOLEA & FRANÇOIS CHAIGNAUD

REGARDS PAGES 6-7
 LE TOUR DU MONDE DES DANSES URBAINES...
 DUMY MOYI
 DUB LOVE

BRÈVES PAGE 8

LA QUESTION PAGE 10
 MARGUERITE BORDAT & PIERRE MEUNIER

REPORTAGE PAGE 11
 SWISS DANCE DAYS

CRÉATION PAGE 11
 FATTOUMI & LAMOUREUX : SYMPATHETIC MAGIC



Olivier Dubois
 Ballet du Nord
Auguri
 22 au 24 mars 2017
 DANSE

THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE
chailloT

Le directeur du Ballet du Nord imagine une pièce puissante, un ballet où tout ne sera que courses : courir vers, rejoindre au plus vite, au plus tôt !

www.theatre-chailloT.fr
 01 53 65 30 00

BENGOLEA ET CHAIGNAUD, UNE OEUVRE DÉCOMPLEXÉE

Le CND présente pendant un mois, du 24 février au 31 mars, un panorama des œuvres des danseurs Cecilia Bengolea et François Chaignaud.

— par Christophe Candoni —

Cecilia Bengolea et François Chaignaud forment depuis dix ans un duo internationalement reconnu et particulièrement détonant dans l'univers de la danse contemporaine, finalement plus formaté qu'il n'y paraît. Pendant plus d'un mois, les deux artistes prennent leurs quartiers au CND de Pantin et proposent avant l'arrivée du printemps de voir refluer plusieurs spectacles emblématiques de leur œuvre exubérante et transgressive, totalement décomplexée.

Ils ont tous les deux été formés à la danse, mais leurs horizons ne se limitent pas à l'art chorégraphique. En s'associant, ils regroupent une somme considérable de savoirs littéraires, historiques et anthropologiques. Très proche des arts plastiques et de la performance, leur geste artistique renonce au cloisonnement et aux hiérarchies pour mieux combiner de nombreuses inspirations allant du ballet classique aux danses urbaines nées dans les milieux underground latino et afro-américains. Le métissage culturel ainsi que l'hybridation des formes et des styles sont la marque de fabrique des deux artistes, invités aussi bien par le ballet de l'Opéra de Lyon que par la troupe du Tanztheater Wuppertal. Leur danse doit beaucoup au clubbing et à la pop culture. Elle se réclame aussi de ri-

tuels primitifs, de traditions folkloriques, de danses libres du début du xxe siècle et du body art. Elle emprunte ses mouvements au voguing, au strip-tease et au dancehall. Le twerk côtoie sans complexe la danse sur pointes. Sophistiquée et populaire, bling-bling et vintage, jouissive et agressive, la danse est incontestablement chargée d'un puissant désir de liberté qui s'exprime entre sensualité aguicheuse et véhémence contestataire.

“

Un tandem affranchi ayant le goût de l'extrême

Souvent dénudés et hypersexualisés, les corps des danseurs s'exhibent et exultent explicitement. S'ils cherchent à écarter les penchants machistes et hétéronormés des danses du peuple qu'ils revisitent, ils en soulignent toute la dimension sensuelle et subversive. Il est d'ailleurs courant d'y reconnaître les codes de la danse queer. Dans des scénographies dépouillées se déploient une variété de looks, de gestes, de genres hyperréférencés. En bonnet rasta, jogging, justaucorps, minishort et string multicolores, les interprètes se présentent volontiers dans des accoutrements marginaux et décalés. Dès leur première création, « Pâquerette », scandaleuse malgré son titre bucolique, les deux

artistes partent à la rencontre de zones chorégraphiquement inexplorées, tel l'anus. S'étant introduit un godemiché dans les orifices les plus intimes, ils proposent un pas de deux mimant l'extase qui interroge la pénétration comme mode de relation. La crudité du geste a de quoi heurter les sensibilités, mais la pièce comprend aussi une bonne dose d'humour et de poésie insolites. Elle montre combien la danse est une question d'organicité, car le corps s'y exprime en répondant à des sensations qui le contraignent autant qu'elles le libèrent. À l'inverse, dans « Sylphides », les corps se présentent entravés jusqu'à l'asphyxie, enfermés dans des grands sacs à taille humaine, le latex noir faisant office de seconde peau. Délibérément affiché ou calfeutré, le performer est mis à rude épreuve et réalise d'innombrables prouesses. Il s'apparente à un objet fascinant de beauté et d'étrangeté. Impliquée dans le contexte politique actuel, la danse se confronte aux normes dictées par l'académisme et se réinvente en opposition à la violence inhérente au fonctionnement du monde, à l'exclusion, à l'injustice, aux inégalités. Elle se revendique comme un vecteur enjoué d'émancipation intime et sociale. Sur scène, un tandem affranchi ayant le goût de l'extrême offre une célébration provocante mais nécessaire de la vie freestyle.



« Dub Love » © DR

FOCUS — BENGOLEA / CHAIGNAUD

EXPOSITION

CONCEPTION CECILIA BENGOLEA ET FRANÇOIS CHAIGNAUD / CND, 24/02-31/03

« En écho aux œuvres qu'ils présentent au CND, Cecilia Bengolea et François Chaignaud ont conçu une exposition qui revisite certains matériaux participant de leur processus de création. »

T'AS VOULU VOIR TOKYO

— par Mariane de Douhet —

Le problème avec le Japon, c'est que la dinguerie y semble tout à fait ordinaire, le loufoque mainstreamisé tellement dilué dans l'équanimité nippone qu'on finirait par trouver l'apparition de trois musculeuses ballerines transgenres dans le couloir de son hôtel capsule presque... normale.

C'est la question que posent les vidéos matières brutes de Chaignaud et Bengolea, carnets de rencontres dansées et d'inspirations glanées en voyage, ici à Tokyo, dans les rues, les hôtels et les soirées de la ville : peut-on encore faire du bizarre au royaume du bizarre ? Résultat exponentiel – poupées russes du zinzin insolite, mise en abyme vertueuse à effet cumulatif dans laquelle le dingue se renvoie des échos pour produire un toujours plus gros WTF écarquillé chez le spectateur, étourdi par tant de limites repoussées ? (C'est un peu ce qu'on ressent devant l'upside-down frénétique de Bengolea dans une fête nippone-néonisée où, à la voir danser cul en l'air tête en bas, on se demande si ce n'est pas elle qui a raison.) Ou bien épuisement du *weird* par lui-même, d'excentricités diverses qui finissent par se marcher dessus à tel point qu'on aurait

jugé ces performances vraiment plus folles dans une banlieue pavillonnaire sans intérêt où la radicalité du duo improbable aurait trouvé un écran aseptisé à renverser ? C'est presque attendu : on s'imagine très bien, depuis le boyau claustrogène de sa capsule (hôtel-dortoir nippon), devant un clavier de boutons qui ressemble à une salle des machines, choisir l'option hologramme capable de faire apparaître le duo-parfois-trio rappelant les poupées désarticulées de Hans Bellmer croisées avec les créatures bioniques de Matthew Barney.

“

La force invasive de la danse

On est *embedded*, caméra au mollet, qu'ils ont démentiellement musclé, cambré et dense, et l'on se dit que leurs performances ne seraient pas aussi plaisamment étranges si elles n'étaient pas soutenues par la maîtrise physique dont ils font preuve – la conjugaison de la discipline du corps avec l'extravagance de leur mise en scène produisant un équilibre intéressant. Le long d'un couloir tamisé, en direction d'une salle de bains, Chaignaud en drag-queen décatie dont les

trop lourds faux-cils semblent condamner ses yeux à tomber est un personnage insondable et donc attachant, superbe catalyseur du mouvement sous un air de clown pathétique ultra sexué. L'exposition propose de révéler les matériaux d'inspiration, l'envers du processus de création. Mais pourquoi cette volonté de tout montrer, cette manie d'afficher le brouillon, les archives, les conditions d'inspiration, pourquoi tout proposer ? Ça a indéniablement la spontanéité de vidéos captées sur le vif... C'est trop fragmentaire pour être autonome, ça se regarde comme un clip, on se demande à quoi bon, une vidéo de plus parmi des millions d'autres, un hors-champ qui aurait pu le rester. On saluera tout de même, chez Chaignaud et Bengolea, la force invasive de la danse : en haut d'un building, contre la vitre, lui se pliant comme un crabe, créant une nouvelle fenêtre aux proportions de ses jambes ; elle, dans une fête, twerkant devant d'imperturbables Japonais. Le plan final d'« Anniv » est d'ailleurs assez formidable ; sorte d'« Origine du monde » revisité (en culotte fluo), à la verticale et à l'envers, mais c'est la même impression : la possibilité d'une fente, d'un trou, qui quitterait le réel distordu d'une *party* japonaise pour ouvrir sur... ?

COULISSES

RÉPERTOIRE

— par Emmanuel Serafini —

Plus de huit pièces seront présentées au Centre national de la danse... mais ne parlez pas de « rétrospective » à François Chaignaud, il ne trouve pas cela conforme à ce qui se passe pour lui et Cecilia Bengolea. « Je ne suis ni mort ni en train d'arrêter » une carrière prolifique, initiée en 2005 avec le – depuis – célèbre « Pâquerette », véritable manifeste de ce qui fera le style et la force de ces deux artistes qui ne laissent rien au hasard... S'ils parlent chants chrétiens antiques, ils suivent des cours avec les meilleurs. Ils avalent tout ce qui se dit, s'écrit sur le sujet. Ils ont cette soif d'« étudier », d'apprendre. Quand on demande à François Chaignaud ce qu'il ressent en reprenant, quinze ans après, ce fameux « Pâquerette », il répond que c'est sans doute la pièce qui lui pose le plus de questions, car il ne l'a pas dansée depuis quatre ou cinq ans. Alors, retrouver les états de corps, se mettre en situation d'avoir la même justesse que dans les autres pièces, qui, elles, malgré la forte offre de nouveautés sur le « marché », tournent toujours, sont demandées et cela dans le monde entier... À *rétrospective*, François Chaignaud préfère le titre trouvé par le CND pour ce temps fort imaginé par Christophe Wavelet et qui porte en lui à la fois la question et la résolution que pose l'institution phare de la danse en France : le *répertoire*. Quel est-il ? Comment se maintient-il ? Qui le cultive ? Qui le danse ? Qui le regarde ?...

Le parcours de François Chaignaud passe aussi par ses interprétations chez les autres chorégraphes, comme Boris Charmatz, qui l'a révélé, Emma-

nuelle Huynh, qu'il a retrouvée dans le travail exemplaire de reconstitution du « Sacre du Printemps » de Nijinski, et qui n'a pas vu François Chaignaud sauter de longues minutes sur pointes dans « Sacre 197 », remonté par Dominique Brun, n'a rien vu de sa danse et ne peut pas comprendre ce danseur d'apparence si frêle, souvent juché sur des talons, cheveux longs blonds bouclés, une sorte d'ange qui se révèle être un incroyable génie, celui d'une lampe d'Aladin de la danse.

François Chaignaud voyage de par le monde. On le voit aussi bien à Berlin qu'à Singapour. Lorsqu'on lui demande s'il dispense un enseignement, si, comme pour les grands chorégraphes, il y a une « méthode Chaignaud » comme il y a une « technique Graham » ou « Cunningham », il s'interrompt un instant et laisse entendre que c'est sans doute quelque chose qui commence à lui manquer : enseigner, transmettre, faire école... Il sent bien que cela « élargirait » un peu plus la « communauté des artistes » qui pourrait non seulement comprendre mais transmettre cette quête qui fonde ce travail hors norme, mettant toujours sur la brèche ces deux auteurs, incessants chercheurs, in-fatigables étudiants qui ont besoin de cet espace nouveau devant eux pour créer. En ce moment, il prépare une nouvelle pièce qui sera créée à Genève en septembre prochain. Pour cela, il passe beaucoup de temps en Espagne, suit des cours de chant... La routine, quoi.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

1

LE TOUR DU MONDE DES DANSES URBAINES

CONCEPTION CECILIA BENGOLEA, FRANÇOIS CHAIGNAUD ET ANA PI
CND, 25/02, 13-14/03, 30/03

« Partout, des danses s'inventent. Des styles, des manières de bouger qui se propagent, prennent corps localement, s'appuyant ou générant des communautés, des manières d'habiter l'espace et de s'y faire entendre. »

INVENTAIRE

— par Christophe Candoni —

Proposé à la fois au CND de Pantin et au festival ArtDanthé à Vanves, « Le Tour du monde des danses urbaines en dix villes » est une performance qui privilégie une lecture politique de la danse comme expression à la fois revendicatrice et émancipatrice. Conférencière peu académique en jogging extralarge ou microshort et perruque blonde, la danseuse brésilienne Ana Pi s'illustre dans un festival de balancements et de déhanchés qui sollicitent abondamment les abdos fessiers. Elle communique ainsi sa passion contagieuse pour les danses inventées dans la rue, les ghettos, les clubs aux quatre coins de la planète par des communautés souvent pauvres et minoritaires en manque de reconnaissance et de liberté. On doit l'idée de ce spectacle iconoclaste au duo franco-argentin François Chaignaud et Cecilia Bengolea, dont le cosmopolitisme et l'intérêt pour la pop culture ne sont plus à prouver. Le show à forte vocation documentaire traverse les métropoles de l'Afrique du Sud et de l'Amérique en prenant appui sur des vidéos projetées qui passent en revue, une heure durant, le pantsula de Johannesburg, le krump de Los Angeles, le dancehall à Kingston, le voguing à New York... Ces danses populaires trop cantonnées à leur utilisation commerciale dans les clips de rap et de R&B se voient généreusement réhabilitées. Sont promues leur histoire, leur richesse et leur beauté dans une perspective historique et sociologique. Aussi intéressante que divertissante, la proposition prend une tournure excessivement pédagogique et même parfois racoleuse, alors que sa forme reste inaboutie et son propos un peu simpliste. Toutefois, elle dit combien la danse est un lieu de lutte comme de fête où prime le plaisir du métissage et de l'être-ensemble.

DANSER SANS COUP FÉRIR

— par Timothée Gaydon —

Nul manifeste encore paru du kuduro, ni du dubstep, point de manuel théorique sur le passinho, c'est donc à YouTube et à Wikipédia d'en assurer l'écriture populaire et démocratique, à travers notamment tutos et vidéos, rejoués, pour certaines, des milliers de fois. Un foisonnement qui est le paragon des danses urbaines, auquel François Chaignaud, Cecilia Bengolea et Ana Pi accordent un spectacle d'une heure. Évitant les écueils des approches anhistoriques ou bien même chronologiques de ces danses mondialisées, « Danses urbaines » nous propose une revigorante histoire mondiale de mouvements souvent nés aux marges des villes, hantés par les limites géographiques, sociales alors éprouvées par les individus qui les ont créés. Une présentation-montage distrayante et efficace dont les qualités sont qu'elle ne tombe jamais dans un didactisme ennuyeux mais valorise une explication claire et allègre. La juxtaposition des séquences revenant sur un type de danse bien particulier permet d'assurer la spontanéité du propos, et des intermèdes dansés présentent in situ les caractéristiques chorégraphiques au préalable avancées par Ana Pi. Le langage est la matière noire du spectacle, l'étoffement de notre vocabulaire au sortir de la représentation le montre bien ; ces danses nous traversent grâce à l'universalité de leur langage. Ferventes combattantes des mixtes et des mélanges, les danses urbaines sont absorbantes, spongieuses, féroces, enragées. Si on les faisait femmes, on lirait leur histoire sur leurs veines battantes et sur des poignets mobiles, quasi sardoniques. En somme, le beau geste de ces femmes, c'est bien toujours déjà l'alliance atemporelle d'Eros et de Thanatos.

2

DUMY MOYI

CONCEPTION FRANÇOIS CHAIGNAUD / CND, 24-25/02

« À l'origine de cette pièce, il y a la fascination ressentie par François Chaignaud à la découverte des rituels de Theyyam dans le Malabar – cérémonies où les danseurs, tels des dieux, dansent et défilent revêtus de costumes monumentaux. »

CHAMAN DE LUMIÈRE

— par Laura Aknin —

Créé pour le festival Montpellier Danse en 2013, « Dumy Moyi » (titre qui signifie « mes pensées » en russe) s'inspire des rituels de theyyam dans le Malabar indien. Que l'on découvre cette performance dans une grotte ou dans une chapelle, dans un château au coin d'une cheminée ou dans le foyer des danseurs du CND, ce solo reste une expérience à part pour le spectateur. Pendant 45 minutes, François Chaignaud se veut chaman de lumière. Les spectateurs sont assis sur des sièges bas et gonflés, en deux rangées qui se font face. Plongés dans une demi-pénombre, ils semblent réunis autour d'un feu de camp, dans l'attente d'une réunion nébuleuse. François Chaignaud apparaît dans le fond, paré de coiffes faites de plumes et de sequins et d'un costume aux somptueuses ampleurs, nuances et matières. Le visage pailleté et fardé, la mystérieuse créature s'avance. Personnage à la fois inquiétant et magnétique, elle nous surplombe tous et nous frôle, créant une scène mystique durant laquelle une apparition divine descendrait à la rencontre de son peuple. Comme un serpent

mue, elle change de parure dans cette atmosphère à la fois sauvage et religieuse. L'espace se remplit de chants envoûtants, d'abord murmurés et qui gagnent en ampleur, tantôt graves, tantôt en mode haute-contre, participant à ce rituel qui évoque de multiples contrées. Comme François Chaignaud le désire, les rituels du théâtre occidental s'estompent, remplacés par une sensation de proximité aspirante et de méfiance, deux sentiments intrinsèquement liés pendant toute la performance.

US ET COSTUMES

— par Léa Malgouyres —

« Dumy Moyi » est l'occasion parfaite de rencontrer ou de retrouver le drôle d'oiseau qu'est François Chaignaud. On ne dira pas qu'il s'agit d'un solo ou d'une performance, comme on ne dirait pas cela d'un oracle de la pythie de Delphes. Il est ce danseur-danseuse prophétique qui, inspiré par on ne sait quelle exhalaison, paraît nous transmettre un message qu'il n'est pas important de comprendre. Entre le faune et l'idole dorée de la Bayadère, François Chaignaud redore le danseur de mythologie et la danse de ses rites. On ne sait jamais trop si on assiste à un cérémoniel ecclésiastique ou si on est l'objet d'une parade nuptiale. Sous couvert de paillettes, il pointe deux éléments essentiels de la danse. Il danse des créatures monstrueusement sensuelles. On se retrouve dans cette posture de spectateur – assez juste somme toute – qui consiste à venir assister à l'exhibition de corps. Chose plus rare encore, il accorde une place fondamentale au costume. Il ne danse pas, il fait danser le costume. Il habille sa danse d'oiseaux empaillés, d'osier et de sa voix.

Son travail apparaît comme une hybridation permanente de parcelles de cultures qu'il collecte, en bon historien et chercheur qu'il est. Il semble vouloir proposer un autre rapport au spectaculaire plus ancestral ou plus avant-gardiste, à voir. Il replace le spectaculaire dans la notion d'effort physique ou de performance, mais sans être dans quelque chose de totalement démonstratif : il est – fort heureusement – trop prétentieux pour cela. Le rire du public vient de la surprise ou de la gêne, mais il retentit toujours dans ce climat où l'on ne sait si on est face à un interprète parfaitement sincère ou bien s'il y a de la blague dans tout cela. Je pencherais pour la sincérité la plus totale – mais qui sait ? Entre hydre et bacchant, François Chaignaud a encore sur ce spectacle la justesse de l'humour qui glisse, judicieusement, dans la tête du spectateur le bénéfice du doute.

3

DUB LOVE

CONCEPTION CECILIA BENGOLEA ET FRANÇOIS CHAIGNAUD / CND, 02/03

« Peut-on imaginer plus grand écart – culturel, esthétique, imaginaire – qu'entre une danseuse en académique, haussée sur ses pointes, et un musicien de dub penché sur ses platines ? »

DANSE POUR TOUS

— par Audrey Santacroce —

Il existe depuis quelques années une tendance de la danse contemporaine à laquelle il est difficile d'échapper : celle qui prétend faire un pont entre un art régulièrement taxé d'élitisme et un pan de la culture plus populaire (citons pour exemples le travail de Trajal Harrell autour du voguing, ou encore celui de Lisbeth Gruwez, qui a récemment proposé un spectacle autour des chansons de Bob Dylan). Cecilia Bengolea et François Chaignaud, quant à eux, se sont intéressés au dub, mélange de sonorités reggae et de rythmes électroniques. On devine chez les deux chorégraphes une volonté de gommer une certaine hiérarchisation qui verrait, en haut de la pyramide, la danse classique, et en bas les danses urbaines. Dans « Dub Love », pas de jugement de valeur ni de snobisme, on oublie le classement établi arbitrairement au nom d'un bon goût daté et malheureusement internalisé par une partie du public et on range aux oubliettes la verticalité au profit de la linéarité. C'est donc avec une joie décomplexée qu'on mélange pointes et twerk, justaucorps et platine de DJ. Il ne s'agit pas de faire du beau à tout prix mais de démontrer que les danses urbaines ont tout autant leur place sur scène que les autres. Mieux, que la danse n'est pas condamnée à rester figée dans le passé. Cette entreprise de dépoussiérage a un effet inattendu mais très appréciable sur le public. Décomplexé par ce qu'il vient de voir, il délaisse les applaudissements traditionnels pour réagir comme il ne se l'autorise généralement que devant un concert : il vocalise son enthousiasme. Mission accomplie : la danse est rendue à tous.

DUB LOVE : UN PARI OSÉ

— par Lillah Vial —

Plains feux sur le DJ. Les premières notes de dub s'élevaient du plateau nu, les basses montent des profondeurs. La fête commence et le son ne s'arrêtera plus. Un corps est soudainement éclairé : il est en académique couleur peau, perché sur des pointes qui deviennent aussitôt le prolongement de ses membres. Tels les rouages d'une machine, bras et jambes se mettent en mouvement et le mécanisme est enclenché. Puis deux autres oiseaux déploient à leur tour ailes et pattes, comme autant d'échassiers qui prendraient part à la rave party. Les corps ondulent au rythme de la musique, entraînés par un balancé incessant. La performance physique est impressionnante : les interprètes dansent sans fin jusqu'à atteindre une forme d'ivresse déclenchée par l'enchaînement des mouvements et des rythmes, des rondes endiablées et des traversées infernales. Chacun puise son énergie dans l'autre car c'est pour le groupe qu'il faut tenir, mais aussi dans le son qui réveille chaque parcelle de peau, retend chaque muscle au moindre signe de fatigue. Attention à la succession d'idées qui ne seraient là que comme témoins de la capacité physique des danseurs. Heureusement, la puissance du rythme et du mouvement est plus forte et nous emporte en continu. La beauté provient donc de la performance, mais aussi de l'épuisement des corps, des déséquilibres fragiles après 40 minutes d'une danse qui ne finit jamais. On est aussi captivé par l'univers loufoque dans lequel les étranges bêtes nous plongent, et on vibre avec elles jusqu'au dernier instant. Les chorégraphes ont surfé sur la puissance fédératrice du dub en jouant sur le paradoxal plaisir douloureux de la danse sur pointes. Yes we love.

DOUBLES REGARDS

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

CND
TWERK

Esthétique de l'écoeurement, du trop-plein et du surabondant, TWERK redonne de la fermeté aux fesses molles. Chez Chaignaud elles sont pleines, moqueuses, comiques et presque conteuses. Set musical en direct pour assurer des tournolements hypnotiques – ceux de danseurs travestis, maquillés, portant les couleurs criardes de leur costume en étendard. Dans ce dance floor assourdissant, on retrouve les gestes des runways, et le lieu se transforme en une battle où l'on s'inflige des écarts latéraux pour en découdre avec l'autre. Ça contracte, ça relâche, ça résiste, un programme excessif qui peut faire parfois démesurément du bien mais aussi entraîner un claquage intellectif dévastateur. Un conseil : tout est affaire d'éirement. **T.G.**

DANSE
— 31/03 —

LE BRUTEUR

Dans la salle intimiste du Studio de la Comédie-Française, Pierre Louis-Calixte se glisse avec bonheur dans la peau d'un bruteur. Il nous invite dans sa grotte à sons, dans laquelle il collectionne toutes sortes d'objets pour son activité. Avec des poireaux qu'il fait battre contre ses cuisses, il imite l'envol difficile d'une mouette depuis le sable. En froissant un K-Way, il recrée le clapotis de la mer. Dessinant des paysages sonores avec une simplicité désarmante, ce bruteur malicieux nous invite à fermer les yeux. Et les sons produisent des images en nous, car ils sont de puissants déclencheurs de fiction. Il y a une magie désarmante de l'artifice qui prime sur le son « naturel » dans le geste du bruteur. Cette pièce délicate est un véritable plaidoyer pour un théâtre sensible, un petit bijou qui réveille nos oreilles de façon inattendue. **I.C.**

THÉÂTRE
— COMÉDIE FRANÇAISE (STUDIO-THÉÂTRE) —

D'OEIL ET D'OUBLI

Mais qu'est-ce qu'évoque Nans Martin avec « D'œil et d'oubli » ? La scénographie et la musique semblent proposer une vision de la ville d'aujourd'hui d'où émergent parfois des gestes d'affection et pas mal de solitude. Sur scène, une demi-douzaine de danseurs au look sorti d'un catalogue Uniqlo évoluent autour de structures modulables en bois façon gros Kapla. En lisant la note d'intention, on comprend qu'il cherche à parler d'une rupture, qu'il a fait avec ce spectacle une recherche sur le vide. Clairement l'esthétique est dépouillée. Le spectacle a quelques beaux moments de danse, et la musique, une honnête minimale ponctuée de grosse guitare électrique, est plutôt réjouissante. Mais la substance fait défaut à la recherche sur le vide de Nans Martin. Les images, trop quotidiennes, manquent de force et le propos trop vaste de clarté. **M.T.**

DANSE
— LES ATELIERS DE PARIS —CND
SYLPHIDES

Si la sylphide est un personnage mythique autant qu'une figure majeure dans l'histoire du ballet classique, l'asphyxie relie nos angoisses les plus brutes aux pratiques performatives. Prisonniers de coussins en latex sombre tantôt gonflés à bloc, tantôt vidés de leur air jusqu'à adhérence du latex à la peau, Cecilia Bengolea, François Chaignaud et Marlene Monteiro Freitas ne sont reliés à la vie que par un simple tuyau, au travers duquel leur respiration se fait risquée. Immobiles, manœuvrés comme des pantins par l'énigmatique Chiara Gallerani, ils évoquent les corps retrouvés à Pompéi ; dans l'empêchement de leurs mouvements virtuoses, ils suscitent une fascination ambiguë. L'exposition de la douleur (réelle ?) des danseurs me gêne souvent, et « Sylphides » n'y fait pas exception, malgré sa force, son humour aussi – et l'échappée belle des dernières minutes, quand le silence lourd crève enfin. **L.B.**

DANSE
— 16/03 ET 13/03 —

EN BREF

4.48 PSYCHOSIS

Il n'y a pas d'exercice plus difficile au théâtre que la représentation de la folie. De figurer cette déperdition de soi, ce désaccord avec le réel qui pousse à s'extraire du monde, quitte à en disparaître. Le monologue « 4.48 Psychosis », dernière œuvre de Sarah Kane, est cette tentative sublime et déchirante de dire la défaillance du sujet. Sarah Kane, figure de proue du théâtre « In-Yer-Face » (littéralement « dans ta gueule ») dans les années 1990, n'y survivra pas et mettra fin à ses jours en 1999, à l'âge de vingt-huit ans. Christian Benedetti choisit de s'emparer du phrasé saccadé de Kane par un exceptionnel travail sur le silence et l'immobilité. Mutisme absolu de l'impeccable comédienne Hélène Vивиès, qui accepte de laisser peser sur ses épaules de longues minutes de vide au début de la représentation. Durant l'heure et quart qui suit, Hélène Vивиès ne bougera pas ou presque, laissant son corps fixe être traversé par la souffrance d'une femme qui se refusait à vivre l'aube rouge du xxe siècle. **A.C.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE STUDIO ALFORTVILLE —

RHINOCÉROS AMOUREUX

C'est devenu un standard du théâtre chinois contemporain. Une pièce jouée sans interruption ou presque depuis sa création, en 1999. « Rhinocéros amoureux » se détache des traditions pour narrer la fragilité des sentiments amoureux dans une Chine s'ouvrant brutalement à la société de consommation. Malu, jeune homme fragile à l'odorat sur-développé, est éperdument amoureux de la belle et dédaigneuse Ming Ming. Seul témoin de ses tentatives manquées, Tula, le vieux rhinocéros neurasthénique dont il est le gardien. Si les temps sont durs pour les rêveurs, il ressort de ce « Rhinocéros amoureux » une mélancolie douce et poétique dont on reste longtemps imprégné. **A.C.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE 13 —

MESSE EN SI MINEUR

L'initiative semblait sans risque, faire chanter ce monument parfait qu'est la « Messe en si » de Bach par ces immenses professionnels que sont l'orchestre et les chœurs de l'Opéra de Paris. Rarement une telle aventure aura été à ce point ratée : justesse plus qu'approximative dans les premières minutes du concert, orchestre hésitant sur des rythmes tantôt saccadés outrageusement sans autre raison que le caprice, tantôt languissants sur une musique pourtant si peu guimauve. Si l'on y ajoute une absence totale de legato, la faiblesse des voix de solistes, le sentiment permanent du bridage des chœurs, le pari de Philippe Jordan d'aller explorer un répertoire inusuel est à oublier, vite. Bref, il aurait fallu une libération des chœurs pour la réussite musicale de cette Saint-Valentin. **S.D.**

CONCERT SYMPHONIQUE
— OPÉRA BASTILLE —

IL N'Y A PAS DE CERTITUDE

Elle va pas très fort, Clytemnestre. Pas trop le moral en ce moment. Mais, elle en est sûre et son psy aussi, ça va finir par aller mieux. Dans le seul-en-scène écrit par Barbara Métails-Chastanier, Clytemnestre est une femme de cinquante ans. Une femme qui est passée par toutes les épreuves et qui arrive enfin, elle aimerait bien le croire, à l'aube d'une nouvelle vie. Alors, elle va se battre, elle va chercher des moyens de se relever, de danser sa rage folle d'exister encore, d'aimer peut-être, de vivre enfin. Dans un petit coin de la scène – déjà pas très grande – du théâtre de la Loge, Keti Irubetagoena a placé sa Clytemnestre. Et on assiste au combat désespéré de cette femme pour sortir de son bocal, s'extraire des préjugés, des névroses. Comme dans cette séquence où l'interprète Julie Moulier, magistrale et déchirante, se livre à une transe macabre sur « Que je t'aime », de Johnny. C'est beau. Et bouleversant. **A.C.**

THÉÂTRE
— LA LOGE —

LA FERME DU BUISSON
SCÈNE NATIONALE DE MARNE-LA-VALLÉE

RER A Noisiel
à 20 min de Paris Nation
01 64 62 77 77
lafermedubuisson.com

WEEK-END DANSE
DES HOMMES QUI DANSENT
VEN 17 + SAM 18 MARS 2017

ALBERT SILINDOKUHLE
IBOKWE KHOZA
& ROBYN ORLIN

QUDUS ONIKEKU

RADHOUANE EL MEDDEB

+
MARATHON
SOIRÉE DANCEFLOOR

CONCEPTION ET JEU CORINNE JABER – TEXTE ET MISE EN SCÈNE AMIR NIZAR ZUABI

OH MON DOUX PAYS

AU THÉÂTRE DU SOLEIL PARIS

DU 3 AU 19 MARS 2017

THÉÂTRE

★
FESTIVAL
LUMIÈRES DU PAYS
AUTOUR DES
REPRÉSENTATIONS
CINÉMA
MUSIQUE
DÉBATS
CONFÉRENCES
CUISSINE

LE LIBERTÉ

RÉSERVATIONS AUPRÈS DU LIBERTÉ, SCÈNE NATIONALE DE TOULON - 04 98 00 56 76 - THEATRE-LIBERTE.FR



EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Marguerite Bordat et Pierre Meunier —

« On n'attend pas. C'est pas qu'on l'a décidé, c'est que le mouvement l'emporte sur la station. Se mettre en chemin, plutôt qu'attendre que ça se mette à bouger. Demeurer là jusqu'à ce que ça survive : pas bien capables.

Pas attendre que ça démarre. Les mains dans le cambouis, on répare le moteur, on trouve une pente, on pousse, on se fait tirer. Si ça renâcle toujours, on n'attend pas le dépanneur, on abandonne le véhicule, on continue à pied. On n'attend pas que ça tombe, on se risque dessous avec un frisson de défi.

On n'attend pas que ça se précise, on nage dans l'incertitude, on cherche un cap dans la brume, on est heureux quand ça prend corps et sens, on accepte aussi que ça s'évanouisse sans demander son reste.

On n'attend pas que ça se termine, on poursuit sans relâche.

On n'attend pas que ça réussisse, on jubile d'enjamber des précipices avec des ponts d'un soir. »

Depuis plusieurs années, Marguerite Bordat et Pierre Meunier collaborent au sein de la compagnie La Belle Meunière, fondée en 1992, qui a pour vocation la création artistique dans le domaine théâtral, sonore, cinématographique et plastique. Ils présentent jusqu'au 28 février au théâtre de la Ville/Abbesses « *Forbidden di sporgersi* ».

LE DESSIN

« DUMY MOYI » DE FRANÇOIS CHAIGNAUD,
UN COSTUME TOUT EN FINESSE POUR DANSER...

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°51 — 24.02.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité India Bouquereau india.bouquereau@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Laura Akinin, Laetitia Bas, Christophe Candoni, Agathe Charnet, Léa Coff, Inès Coville, Sébastien Descours, Baptiste Drapeau (illus.), Mariane de Douhet, Timothée Magellan, Léa Malgouyres, Audrey Santacroce, Emmanuel Serafini, Matthieu Tricaud, Lillah Vial.

Photo de couverture Huis-Clos, La couverture © Chassary & Belarbi

LE FAUX CHIFFRE

1'45

C'est le délai de survie de
Nadine de Rothschild devant
« Pâquerette » de Bengolea &
Chaignaud.

L'HUMEUR

« Quand on coupe
le fil du temps,
on a du temps. »Jerome Andrews
(in « La Danse profonde, de la car-
casse à l'extase », éditions du CND)

ENCORE PLUS DE BENGOLEA & CHAIGNAUD

PÂQUERETTE 28 février et 1er mars, CND

« Entre physique élémentaire faite de poussées, de suspensions, de pénétrations, exercice chorégraphique et liveshow érotique, "Pâquerette" n'a rien perdu de sa troublante ambivalence. L'irruption sur la scène chorégraphique de ce duo inclassable a donné lieu à une réception aussi ambiguë que l'objet qu'ils présentaient. L'anus, cet œillet violet chanté par Rimbaud y est tour à tour principe de jouissance (invisible), objet pulsionnel, nœud dynamique, béance, moteur du mouvement. »

IFEEL4 15 et 16 mars, CND

« Au terme de sa quadrilogie dont est ici présentée la dernière partie, iFeel4, Marco Berrettini aura convoqué, dans ce glissement du tanztheater vers un mix entre la danse contemporaine européenne et américaine, les écrits de Peter Sloterdijk, Ayn Rand, mais aussi ceux de Rainer Maria Rilke, Carl Gustav Jung... Une recherche en forme d'ascèse au sens littéraire du terme. »

DFS VERSION POP 20 au et 22 mars, La Pop

« Pour l'espace flottant de La Pop, François Chaignaud et Cecilia Bengolea réinventent DFS - leur dernière création - qui orchestre une rencontre entre le Dancehall jamaïcain, la danse sur pointe, et les chants polyphoniques de Guillaume de Machaut. L'intimité de la péniche permet d'abolir la distance entre les spectateurs et l'expression de ces langages collectifs. »

LA SUISSE PREND POSITION

REPORTAGE

— par Marie Sorbier —

Les Swiss Dance Days 2017, ce sont 4 jours et 535 heures de danse suisse sur 12 scènes genevoises présentées au public mais surtout aux plus de 300 programmeurs venus de 38 pays. Tous les deux ans dans une ville différente, cette plate-forme offre aux professionnels de la danse la possibilité d'élargir leur réseau et encourage la diffusion des productions suisses à l'international.

Vitrine aux yeux du monde, ce moment phare de la danse contemporaine se doit d'éveiller les consciences et les envies, de générer du désir et des interrogations, de faire de la danse suisse une référence de vitalité artistique. Voilà donc l'occasion de découvrir la très grande diversité du paysage de la danse contemporaine suisse : en plus des créations des chorégraphes confirmés La Ribot, Cindy Van Acker (avec le ballet du Grand Théâtre de Genève) ou encore Kaori Ito, quinze autres productions ainsi qu'un film en 3D sélectionnés par un jury ont été présentés, accompagnés des huit autres compagnies qui ont eu l'occasion de montrer leur travail dans le cadre du « Salon d'artistes ». La prochaine édition est prévue pour février 2019. Voilà pour les éléments factuels, vous savez tout, mais rien de l'essentiel. Que faut-il retenir de cette édition ? Qui va-t-on voir de festival en festival ici et ailleurs ? Qui squattera les saisons des lieux les plus en vue ? Qui faut-il programmer pour avoir une longueur d'avance ? Après avoir arpenté les plateaux des jours entiers, voici donc une sélection, un morceau de programmation, trois propositions qui séparément sont solides artistiquement et qui ensemble résonnent d'accords nouveaux. Un parcours idéal en somme.

Jasmine Morand / « Mire »

Les hallucinations ou autres persistances rétinienne prennent le pouvoir d'autant plus facilement que le corps est allongé. Cette position inhabituelle dans les théâtres engendre une attention particulière, déplace de facto le regard. Un miroir au ciel reflète les douze corps nus. Visuellement à distance, ils sont pourtant physiquement très proches. Une rotonde les entoure sur le plateau, et si l'envie vous prend de décoller de votre matelas des interstices laissent passer lumière, regard et bruit des peaux sur le sol. Ce double point de vue fonctionne subtilement par opposition : ce qui se dévoile totalement est loin, ce qui est à portée de main se laisse attraper par bribes. Voici donc le propos : travailler poétiquement sur le fragmentaire. Kaléidoscope humain - les formes s'enchaînent, les membres se déploient à la manière des figures marines désuètes de la natation synchronisée. Mer ou ciel qu'importe, la performance physique laisse progressivement place à la rêverie, l'esprit en état de douce et étrange divagation esthétique. Inspirée par le phénakistoscope de Muybridge, Jasmine Morand nous invite aux origines foetales de l'image en mouvement.

Anne Delahaye, Nicolas Leresche / « Parc national »

C'est beau de lenteur, comme une parenté inconne avec certaines scènes mystiques mais animales d'Yves-Noël Genod ou celles doucement hallucinées de Claude Régy. Dans une performance totalement organique, le corps nu sans visage d'Anne Delahaye défie les caractères sociologiquement humains pour s'aventurer du côté des esprits végétaux, reptiliens ou dionysiaques. L'image majestueuse en fond de scène palpite grâce à la lumière qui métamorphose et crée

du temps qui coule de la nuit au jour, et de la matière qui évolue du réalisme à la gravure. Les sons guident l'esprit vers une échappée contradictoire, tantôt forêt, tantôt chantier, et les perturbateurs endocriniens qui ne manquent pas de se présenter sur scène sous forme de chanteur à guitare ou de robot télécommandé ne peuvent pas modifier le cours du corps qui n'est déjà plus tout à fait femme. Une chimère sans doute, qui évolue dans une seule phrase continue chorégraphiée au sol, en symbiose avec cet environnement vivant et poétique. En contradiction avec la séparation arbitraire des espèces d'espace.

Adina Secretan / « Place »

C'est un grand cri punk et muet sur un mur et c'est un parti pris formel radical poussé jusqu'au gouffre. Par ce geste jusqu'au-boutiste artistique et politique, Adina Secretan tente de brutaliser les problématiques liées à notre désir de coquille, interroge par un flot de mots incessant projeté en lettres capitales ce qu'« habiter heureux » peut vouloir dire. Sur un sol instable et réactif, les performers tentent de se faire un trou, un espace à eux, un radeau de la « Méduse » terrestre ; ils portent et subissent le discours sans en être l'illustration. Avec « La Poétique de l'espace », de Gaston Bachelard, comme base théorique, on travaille le paradoxe du « mollusque vigoureux », on pose le manque de place dans nos villes comme raison du repli égoïste et du besoin viscéral de refuge. Un monologue d'artiste qui endosse malgré elle le rôle ancestral de pythie, incomprise par beaucoup mais nécessaire à la société.

Swiss Dance Days, Genève, du 1er au 4 février 2017

SYMPATHETIC MAGIC

MISE EN SCÈNE HÉLA FATTOUMI ET ÉRIC LAMOUREUX

CRÉATION

— par Léa Coff —

Après un premier concert dansé en 2013, passé par la Philharmonie de Paris et la pièce chorégraphique « Waves », créée en 2014, le duo inséparable formé par Héli Fattoumi et Éric Lamoureux présente sa troisième collaboration avec le musicien suédois Peter von Poehl.

Si la partition musicale de « Waves », actuellement en tournée, a été commandée pour accompagner les danseurs, « Sympathetic Magic » propose le challenge inverse. Les nouveaux directeurs du Centre chorégraphique national de Belfort, baptisé « ViaDanse » depuis leur arrivée, relèvent le défi d'escorter les morceaux de « Sympathetic Magic », dernier album de von Poehl. Le chanteur-compositeur, Parisien d'adoption, quitte la

pop folk héritée de Nick Drake pour un glam rock progressif aux sonorités planantes rappelant les jeunes années de Bowie. Rien d'étonnant donc à ce que Lamoureux ouvre la danse avec un jeu de jambes digne de Mick Jagger. Les deux comparses évoluent à pas de velours autour des musiciens, balisant la scène de petites veilles pour mieux se rejoindre et tourbillonner dans l'obscurité. Chaque chanson appelle une nouvelle proposition dansée. Le public est d'abord désarçonné par cette forme hybride, n'ose pas applaudir, se penche en avant comme pour mieux comprendre. Mais c'est qu'il n'y a peut-être rien à tirer de lisible, rien à intellectualiser dans ce que proposent Héli Fattoumi et Éric Lamoureux. Ils cherchent à illustrer les notes et les ondes, multiplient les tentatives plastiques à l'aide de jeux de lumière et de vidéoprojecteurs mobiles, dessi-

ent et colorient des débuts d'univers comme autant de clips éphémères. Le dialogue entre l'espace des danseurs et celui des musiciens est à l'occasion obscur, un peu bancal, parfois périlleux. Mais le charme de « Sympathetic Magic » se trouve là, dans cette naïveté curieuse qui essaie avec humilité, explore les possibles, comme le faisait le rock des années 1970.

Spectacle vu au Centre national chorégraphique de Belfort en février 2017. En tournée le 10 mars à Marrakech (Festival On Marche), le 25 mars à Colmar (Musée Unterlinden), le 19 mai à Montbéliard (MA Scène nationale), le 3 juin à Saint-Brieuc (Festival Art Rock)

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

8



26

mars 2017

Les
Printemps
de Sévelin

Festival
de danse
contemporaine

Lausanne

Marco
D'Agostin

Claire
Dessimoz

Lorena
Dozio

Protoype
Status/
Jasmine
Morand

Kaori
Ito
& Théo
Touvet

Pere
Faura

Adrienn
Hód

Maud
Le Pladec

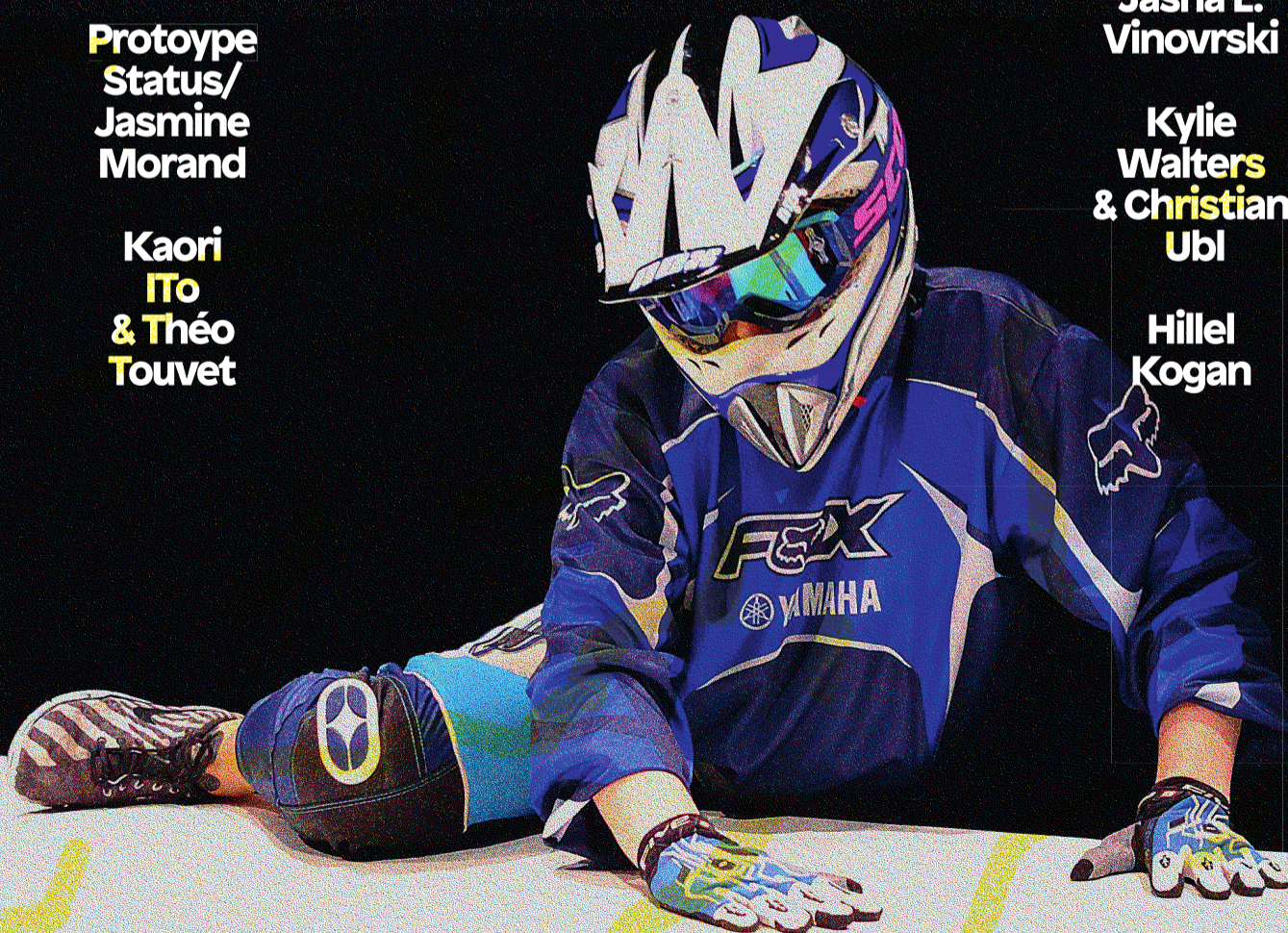
Liquid
Loft

Robbie
Synge

Public
in Private/
Jasna L.
Vinovrski

Kylie
Walters
& Christian
Ubl

Hillel
Kogan



Maud Le Pladec Moto-Cross Photographie: Eric Soyer

Soutiens



Partenaires



Partenaires média



Lieux et institutions partenaires

